

The background of the cover is a piece of aged, yellowed paper with several large, irregular holes and dark brown stains, particularly around the top and right edges. Faint pencil sketches are visible throughout the page. A central sketch depicts a house with a gabled roof and a chimney, with a large 'X' drawn over it. Below this house, there are several small 'x' marks and a dotted line leading to a small rectangle. To the right, there are several circular and oval shapes, some resembling fingerprints or simple drawings. At the bottom left, there is a cluster of several small circles. The overall appearance is that of an old, weathered document or sketchbook page.

David Myriam

**SOUVENIRS
DE LA FERME**

David Myriam

SOUVENIRS DE LA FERME

Nouvelles à épisodes

SOMMAIRE

	<i>Pages</i>
1. La ferme	5
2. Le chocolat	6
3. Les lapins	7
4. Le grenier à grain	8
5. La neige	9
6. Les poules	10
7. La voisine	11
8. La cave	12
9. La griffe	13
10. La tante	14
11. Les canards	15
12. Le foin	16
13. Les mouches	17
14. Les chats	19
15. Sous la dalle	21
16. L'oncle	23
17. Les escargots	24
18. Le fenil	25
19. La messe	26
20. Les poussins	28
21. La grand-mère	29
22. Les moutons	31
23. La gnôle	33
24. Les vaches	34
25. Le repas du dimanche	36
26. Le Noël	37
27. Retour à la ferme	38

INTRODUCTION

Ces nouvelles sont de courts récits nés d'une inspiration autobiographique. Ces textes brefs peuvent se lire comme autant d'histoires autonomes, mais en fait ils forment un tout avec des liens et des résonances entre eux, une sorte de livre à épisodes.

Ils parlent de l'enfance, de la violence de certains actes et situations considérés pourtant comme banals et normaux, de l'imaginaire et de la réalité crue du quotidien à la campagne, notamment les rapports avec les animaux.

L'auteur

Né en 1969, nationalité française, pas mariée, pas fait le service militaire.

J'ai commencé à créer à la fin des années 1980, je ne suis pas tombé dans la marmite artistique depuis tout petit. Comme beaucoup de jeunes, j'aimais bien le cinéma et la BD, mais je ne pensais pas du tout m'engager dans cette voie.

Je n'ai fait aucune école d'art, mes études ont porté sur d'autres domaines.

C'est au début des années 1990 que j'ai en quelque sorte découvert ma vocation, je me suis mis à faire du dessin et de la BD, et du cinéma d'animation à partir de 1994, tout en continuant à écrire diverses sortes de textes.

A présent, je continue dans l'écriture, le cinéma d'animation et le dessin sur sable.

Autres ouvrages

Contrepoison : recueil de nouvelles et poèmes avec illustrations, auto-édité, commande possible sur mon site web (format papier ou PDF), parution en avril 2005.

Des textes satiriques et ironiques, avec de l'humour noir et de la poésie..., à découvrir entre ombre et lumière.

Prix et diffusion

Ce livre est diffusé à **prix libre**, c'est à dire que vous payez le prix que vous souhaitez, si vous le souhaitez, voir explications et modes de paiements sur :

<http://art-engage.net/Prix-libre-pour-les-creations-d.html>

La reproduction des textes de cet ouvrage est autorisée pour des usages non commerciaux, à condition de citer la source et l'auteur.

David Myriam
450, voie du Tram - 38 940 Roybon – France
web : <http://art-engage.net>

1. La ferme

La ferme se compose de deux bâtiments éloignés d'une dizaine de mètres l'un de l'autre. Le premier sert d'habitation aux humains et aux animaux de compagnie, le second loge les animaux d'élevage. Pour les distinguer, j'ai toujours nommé le premier la maison, et le second l'étable, tout simplement. Entre les deux se trouve la cour, faite de graviers, d'herbes atrophiées et de diverses déjections.

La maison est une bâtisse grise munie de volets marrons, une terrasse en béton l'entoure avec quelques pots de fleurs. Elle est habitée par ma grand-mère et deux de ses enfants, un garçon et une fille, tous les deux handicapés myopathes qui sont donc mon oncle et ma tante. Ma grand-mère se porte bien, et heureusement pour elle car son mari est mort il y a belle lurette pour des raisons mystérieuses, elle a dû longtemps se débrouiller seule. Sinon, on trouve aussi deux chats, un mâle castré et une femelle opérée pour éviter des reproductions intempestives, et une chienne d'un certain âge, je ne compte pas les chats plus ou moins sauvages qui rôdent à l'étable et à la cave. Chacun a sa chambre et les animaux dorment un peu partout.

L'étable est plus grande et plus ancienne, dans le temps elle était en partie habitée par des humains. Elle est faite de bric et de broc : pierres, moellons, briques, béton, bois... Elle se compose d'un abri pour un vieux tracteur et la remorque à foin, de deux écuries, une pour les moutons et l'autre pour les vaches laitières, d'un grenier à grain, d'un poulailler contenant diverses espèces de poules, canards, oies et dindes, et d'un recoin avec des clapiers pour les lapins, le tout recouvert à l'étage par un grand fenil, là où s'entasse le fourrage pour l'hiver. Par le passé, des pigeons étaient logés sous les toits. Les moutons et les volailles comptent des représentants des deux sexes, les lapins sont réunis juste pour l'accouplement et les vaches bénéficient de l'insémination artificielle pour une descendance moderne. Parmi les habitants de la ferme, il faut aussi compter des souris en nombre inconnu, des milliers de mouches en été et des multitudes d'araignées dont les toiles grises chargées de poussière pendent partout aux plafonds des écuries. Ces espèces sauvages se multiplient comme elles l'entendent, ce qui explique leur pullulement.

Derrière l'étable sont placés la fosse à purin qui récolte les excréments et l'urine des vaches ainsi que le tas de fumiers où s'entasse la litière souillée des moutons et les divers cadavres qu'on ne prend pas la peine d'enterrer. Les chiures issues du poulailler, quant à elles, sont périodiquement évacuées dans le jardin situé en contrebas de la maison pour nourrir les arbustes fruitiers, groseilles, cassis et framboises apprécient.

Quelques arbres entourent le tout, dont un vieux tilleul, ce qui n'est pas désagréable en été. Au bord de la route, il y a aussi un bassin alimenté par une source où viennent s'ébattre les canards ...et les enfants.

Moi je n'habite pas en permanence à la ferme, je viens le week-end et pendant la plupart de mes vacances scolaires. Je ne m'ennuie jamais, j'ai toujours beaucoup à faire, la ferme compte tant de recoins et de terrains de découverte.

2. Le chocolat

A la ferme, j'ai découvert avec délice les diverses utilisations possibles du chocolat, noir bien entendu.

Le matin ou au goûter, on prend de grands bols de lait brûlant et au lieu d'y verser du vulgaire Banania plein de relents colonialistes, on coupe de petits morceaux de chocolat qui fondent au fond du bol, on y puise alors de délicieuses cuillerées crémeuses. Le tout est parfois accompagné de tartines beurrées recouvertes de cacao en poudre.

Le lait vient directement du pis des vaches que ma grand-mère trait deux fois par jour à l'aide d'une machine électrique étrange.

On apprécie aussi les sortes de brioches fourrées, quand elles sont chaudes, le chocolat fond à l'intérieur. Mais le meilleur est peut-être encore les barres de chocolat qu'on mange à quatre heures avec du pain de campagne. Parfois, on va se servir dans le placard pour en avoir davantage, on a repéré la boîte et l'endroit, ma grand-mère ne la cache pas vraiment. Avec ce goûter dans le ventre, j'étais prêt à aller faire les quatre cents coups dehors, glisser sur la glace ou courir après les poules stupides.

A l'époque, le lait était un don du ciel, je ne savais pas, ou ne voulais pas savoir, que les veaux étaient tués en bas âge pour que ma grand-mère puisse vendre le lait des vaches, ces vaches dont certaines avaient un nom et qui sont sans doute parties pour l'abattoir quand la grand-mère a pris sa retraite.

3. Les lapins

Les lapins sont enfermés en contrebas de l'étable, sur le chemin du poulailler, deux murs de cages empilées où les yeux vifs nous regardent apeurés. Je suis souvent chargé de leur porter à manger, j'aime bien. On leur donne les épluchures de la cuisine, de l'herbe, des granulés spéciaux et de l'eau du bassin. Il faut répartir équitablement les aliments dans leurs godets en béton, certains se jettent sur la nourriture, d'autres se blottissent au fond des cages. Ce n'est pas moi qui change leurs litières, tant mieux, j'aurais trop peur qu'ils me sautent dessus et me griffent.

Il s'agit de n'ouvrir qu'une cage à la fois pour empêcher qu'ils ne s'échappent, et il faut bien refermer pour éviter de se retrouver dans la cour en train de courir pour les rattraper.

Certains se laissent toucher, j'aime bien leur fourrure douce et leurs oreilles tendres.

Ils sont répartis dans les cages par catégories. On trouve des mères avec leurs petits aveugles et nus blottis dans des nids douillets, les jeunes sont ensemble par tranches d'âge, les gros mâles reproducteurs sont à part.

Ils rongent tous avec délice les trognons de carottes ou de choux-fleurs, il faut éviter de leur présenter un doigt à travers les barreaux, certains n'hésitent pas à mordre avec leurs dents tranchantes.

Ce matin, j'ai vu ma grand-mère à la cuisine en train d'aiguiser consciencieusement un court couteau pointu. On est samedi, elle va tuer le lapin pour dimanche. Je ne l'ai pas suivie, je l'ai juste aperçue se diriger vers la cave, elle tenait un gros lapin par les oreilles, il se débattait.

L'après-midi, je me rends à la cave prendre un couteau pour tailler mes flèches en bois. En refermant la porte, je vois le lapin pendu au mur. Il n'a plus que des lambeaux de fourrure au bout des pattes, son corps est rosé et lisse, marbré de veines, sa tête sans oreilles n'a plus de poils et son œil fixe regarde par la fenêtre.

Je n'entends plus que les « clongs » réguliers de la batterie du parc électrique.

Dimanche, je n'y pense plus, mes cousines et cousins sont là et on se chamaille sur le lit. Ma grand-mère a mijoté un civet de lapin accompagné de riz, la sauce est délicieuse, j'en ai repris deux fois.

4. Le grenier à grain

J'aime bien jouer dans le grenier à grain, on y trouve tout un bric-à-brac et, mêlée à celle de la poussière, il y règne une bonne odeur de blé et de maïs. Je me cache derrière les énormes sacs et je regarde les poules à travers les fentes du plancher.

Avec mon cousin, on organise parfois des expéditions téméraires qui commencent par l'escalade de la fenêtre grillagée qui donne derrière l'étable, près de la fosse à purin. Sous les vieux sacs à moitié décomposés, on découvre des trésors, des objets très anciens dont l'usage est pour nous mystérieux.

Ma grand-mère m'envoie souvent au grenier à grain chercher une boîte de maïs pour les poules, j'en profite pour en mâcher une poignée, c'est un peu dur au début, mais ce n'est pas mauvais, un ersatz de chewing-gum.

A chaque fois, je vois des tas de petites souris qui se faufilent dans tous les coins, entre les pierres du mur, sous le plancher, derrière les sacs, les cachettes abondent. Elles font des trous au hasard et c'est le jackpot à tous les coups, les grains leur tombent dessus en pluie, une vraie caverne d'Ali Baba. Les chats, devenus un peu gras, ne savent plus où donner de la tête, et les pièges, pas plus que les poisons, ne sont d'un grand effet.

Aussi, me voilà chargé d'une mission : dégommer les souris au vingt-deux long-rifle. C'est mon père, un chasseur du dimanche, qui m'a appris les rudiments de l'usage des vraies armes à feu. Tout excité, je charge le fusil et j'avance à pas de loup sur les marches qui mènent au grenier. J'ouvre la vieille porte en bois aussi rapidement et aussi silencieusement que possible. Une petite souris détalé sur le plancher. Sans viser, par réflexe, je pointe l'arme vers elle et je tire. La souris saute, retombe, et ne bouge plus. Je m'approche, étonné, elle est bel et bien morte, tuée sur le coup. Fier de ma chance et honteux comme un assassin, je ressors montrer mon trophée de chasse.

Depuis, je n'ai plus retouché à un quelconque fusil, je préfère le lance-pierres ou les arcs.

5. La neige

Fantastique, la neige est tombée pendant deux jours sans s'arrêter et nous sommes en vacance. On en est à cinquante centimètres d'épaisseur, je l'ai mesurée au milieu de la cour avec le mètre à ruban de ma tante. Avec ce temps, elle ne peut plus sortir avec son fauteuil, elle nous observe par la fenêtre en train de jouer.

On se croirait en Sibérie ou en Islande, le chasse-neige a dressé d'énormes murailles blanches de chaque côté du chemin et il faut déblayer des tranchées à la pelle pour pouvoir circuler entre les maisons.

Etant féru de constructions, j'ai lancé l'idée d'un igloo, mon cousin et la voisine ont suivi avec joie. On s'est servi d'une montagne laissée par le chasse-neige, elle nous a bien aidés, mais il nous a fallu quand même tout un après-midi pour tasser et creuser un igloo pouvant nous contenir tous les trois. Le dos collé de sueur, on a creusé comme des chiens pour former une grotte à peu près ronde. On en a presque oublié le goûter, c'est dire. A présent, nous nous serrons, accroupis dans notre antre. Nous n'entendons plus les bruits du monde et une lumière bleutée émane des parois. Sous la glace, nous avons chaud, nos joues rouges nous brûlent, c'est délicieux.

Mais il a bien fallu sortir pour aller manger la soupe au bout du troisième appel.

Le lendemain, on se jette dehors, l'igloo est gelé et le soleil fait briller les arbres encore chargés de poudre. Au lieu du façonnage d'un deuxième igloo, nous nous lançons dans l'édification de fortifications pour protéger et délimiter notre territoire. Des bâtons pointus plantés dans les murs sauront nous protéger contre les invasions barbares. La journée passe comme un charme, nous sommes trempés et épuisés.

Les jours suivants, le redoux s'est installé, le soleil a brillé insolemment et la neige a fondu. Elle laisse réapparaître les merdes de la volaille et du chien qui sont disséminées dans la cour.

Mon cousin est reparti et nous avons repris le chemin de l'école.

Chaque week-end, j'essaye de sauvegarder notre igloo des outrages du dégel. Il est resté la dernière trace de neige du hameau, puis il a fini par disparaître dans une flaque, et les bâtons flottaient à la surface.

6. Les poules

Les poules sont connes, elles traversent la route juste au moment où la voiture passe, elles risquent très souvent de se faire écraser, surtout quand le voisin est pressé et qu'il file à toute allure pour aller à la chasse avec son 4x4 équipé d'une cage pour ses chiens qui hurlent comme des bêtes. Le reste de l'année, les quadrupèdes sont enfermés dans un chenil dont ils creusent le sol à force de tourner en rond, alors quand ils se retrouvent dans les bois ils sont comme fous, excités par la moindre odeur et prêts à courir après n'importe quoi, même un faisan d'élevage lâché la veille.

Les poules sont connes, elles restent à la ferme en attendant de finir au pot alors qu'aucun grillage ne les retient. Il faut croire qu'elles aiment le maïs à heure fixe.

Je suis seul et pour une fois je m'ennuie un peu, mon ballon est crevé et je ne peux plus le lancer contre le mur comme Steve Mac Queen, alors je lance des pierres puisqu'il n'y a plus de neige. J'adore viser un tronc d'arbre et parvenir à l'atteindre de plein fouet. Je répète l'exercice un moment en ramassant des cailloux le long du chemin.

En bas du tas de fumier, une bande de gallinacés femelles gratte bruyamment entre les touffes d'orties, elles m'agacent. De rage, je lance avec force une pierre vers elles, j'entends un caquètement de poules, on dirait bien qu'il y en a une qui est tombée dans les orties. A cette distance, je n'ai pas pu en avoir une, pas possible, je n'ai même pas visé, mais je me garde bien d'aller vérifier. Je change de secteur en n'ayant l'air de rien.

Le soir, ma grand-mère nous informe qu'elle a retrouvé une poule morte derrière l'étable, elle dit qu'elle a peut-être été tuée par ses congénères, ça n'arrive pas qu'aux humains. Moi je me garde bien de me dénoncer, je n'ai pas envie d'être privé de chocolat ou de l'épisode de Dallas du samedi soir.

Comme quoi il n'y a pas que les poules qui sont connes.

7. La voisine

Aujourd'hui il pleut des cordes, je devais terminer la cabane du creux en bas du champ avec la voisine, mais on se retrouve tous les deux vautrés sur le lit d'une chambre en train de relire les mêmes BD. Elle a un an de plus que moi et depuis quelque temps j'ai des désirs d'ordre sexuel à son égard. Ces seins commencent à gonfler et j'ai déjà pu toucher les formes avantageuses de son derrière, par inadvertance bien sûr. Nos jeux ne me suffisent plus, alors aujourd'hui je n'y tiens plus, en revenant des toilettes, je laisse ma braguette ouverte, comme si j'avais oublié de la fermer. Une boule se forme dans ma gorge et mon ventre se tord de peur et de plaisir. Mon sexe dressé dépasse un peu de mon slip, mais je crois qu'elle n'a rien vu, trop absorbée par sa lecture. Je m'allonge à nouveau à côté d'elle, et je la regarde. Elle est tournée de l'autre côté et ses fesses me tendent la main. Je me rapproche d'elle, mais je n'ose toujours pas la toucher. Soudain, elle se retourne avec sa BD, je fais semblant de lire la mienne. Mon cœur s'emballa, elle va forcément apercevoir mon sexe, elle ne peut pas garder toujours les yeux rivés sur ces cases stupides. Je ne dis rien, ma voix est bloquée de toute façon. Un moment passe, je suis toujours aussi excité, ma grand-mère est à la cuisine en train de mijoter je ne sais quel ragoût, mon oncle et ma tante sont au salon devant la télé, tout va bien, pas de panique.

Je bouge discrètement de manière à ce que mon pénis en érection sorte carrément du pantalon. J'ai peur de regarder la voisine, je me cache dans mon album de Tintin. J'entends juste le bruit de mon cœur et celui des pages qu'elle tourne périodiquement. Je me rapproche d'elle, elle m'a forcément vu, ce n'est pas possible. Elle ne dit rien, je vais me prendre une tarte. Elle bouge et se retourne à nouveau, je baisse mon paravent illustré et je vois ses fesses tendues encore plus près que tout à l'heure, proéminentes et provocantes, juste sous mon nez, pire tentation qu'un gâteau chocolat.

La gorge sèche, je ne réfléchis plus et je laisse tomber ma main sur elle, comme par accident. Elle reste immobile, même quand ma main se déplace sur son postérieur. Il me semble qu'elle ne tourne plus de pages. Je sens sa chair souple à travers le tissu de son survêtement usé. J'ai l'impression que je vais m'évanouir. C'est à ce moment que je perçois des bruits de pantoufles qui se traînent, ma grand-mère rapplique par ici au moment où j'allais plaquer mon sexe contre ses fesses.

Précipitamment, je remonte ma fermeture éclair, et je me coince un bout de peau dedans, ça fait mal. J'ai juste le temps de reprendre ma BD et de me tourner de l'autre côté en évitant de crier. Nous n'avons pas parlé de cet épisode, nous avons continué nos jeux habituels comme si de rien n'était. Quelquefois, on s'est encore livré à ce genre d'exhibitions réciproques et furtives, et puis au printemps la voisine a déménagé, je ne l'ai plus jamais revue.

8. La cave

Il existe trois accès pour se rendre à la cave : la porte qui donne en contrebas de la cour, une deuxième située de l'autre côté au fond d'un couloir, mais qui est le plus souvent fermée, et l'étroit escalier intérieur qui descend à pic au milieu de la maison.

Quand j'étais plus petit, j'avais peur d'y aller seul chercher du bois ou une conserve, surtout qu'il y avait toujours un imbécile pour éteindre la lumière quand je me trouvais au milieu de l'escalier. En bas, les pièces dans la pénombre et les recoins mystérieux m'impressionnaient.

A présent, je circule sans crainte dans ce fourre-tout ordonné. On rencontre des piles de cagettes, des courges rangées sur des étagères, des placards remplis de confitures avec leur couche de moisi à la surface, des boîtes grillagées pour l'affinage des fromages, des tas de patates et de pommes, un établi où je viens prendre des clous et bricoler mon lance-pierres, un tas de bois pour la cuisinière et même une chambre, abandonnée depuis que l'étage sous les toits a été aménagé. Mais la cave garde toujours une ambiance un peu inquiétante, les odeurs de moisis, de graisses pour moteur et de fromage se mélangent, le « clong » régulier de la batterie du parc électrique donne un rythme, elle semble douée d'une vie propre, on croit entendre sa respiration et sentir son souffle. Et puis il s'y passe des choses pas toujours ragoûtantes.

Il y a les lapins que ma grand-mère vient égorger et dépecer, les coqs que l'on trouve la tête en bas au dessus d'un seau rempli de sang et les carcasses de mouton que mon père découpe dans la pièce du congélateur avec des scies et de grands couteaux. Tout le monde participe à cette chaîne dite alimentaire, chacun sa tâche, il y a ceux qui nourrissent les bêtes, ceux qui les tuent et les découpent, d'autres font la cuisine et en bout de chaîne on trouve les mangeurs, dont je fais partie. Evidemment, certaines personnes, comme ma grand-mère, occupent tous les postes de la ferme.

Devant le tas de bois se trouvent des billots dont je me sers pour fendre des planchettes destinées à l'allumage du feu. Un jour, en plantant la hachette dans un billot très usé, j'ai remarqué des traces de sang, je n'ai pas su de quel animal il provenait.

La cave sert aussi à la reproduction canine. Un voisin voulait faire prendre sa chienne en chaleur par le chien de race de mon père, ils les ont donc enfermés ensemble. Au début, la chienne avait peur et montrait les dents, puis elle s'est laissée faire. Ils se sont reniflés le derrière et le mâle lui est monté dessus en tirant la langue. J'ai eu le temps de voir son pénis fin et rétractile, pas si différent du mien. Le voisin tenait sa chienne pour éviter qu'elle ne s'enfuit avant que l'autre n'ait terminé. Elle a aussi laissé des traînées de sang un peu partout sur le sol crasseux.

Il ne faut pas croire, outre la réserve de clous et de confitures, on trouve aussi des bonnes choses à la cave. Le congélateur ne contient pas que des blocs de viande de mouton ou de sanglier, il arrive qu'il renferme des pots de glace et je vais en chiper une ou deux avec la voisine.

Autre avantage, quand la voisine est en robe, je lui laisse un peu d'avance pour remonter l'escalier raide, je peux ainsi apercevoir furtivement ses jambes. Un jour, il m'a bien semblé qu'elle n'avait pas de culotte.

9. La griffe

Au début de l'été, c'est la saison des foins, ça me fait un peu de travail, mais ça ne me déplaît pas. Le circuit du foin est assez compliqué, il faut le couper au bon moment une fois que l'herbe est assez haute, puis une machine le brasse plusieurs fois pour le faire sécher en espérant que la pluie n'arrive pas plus tôt que prévu.

Ensuite, le tracteur forme de longs boudins tout autour des champs et une chargeuse vient racler tout ça avant l'orage.

De retour à la ferme, le foin est déchargé en un énorme tas le long du mur de la grange, sur le chemin, ce qui peut gêner la circulation. Le fonctionnement de la remorque à foin me fascine, une sorte de tapis roulant avance par saccades pour déplacer le fourrage vers l'arrière, petit à petit. L'engin fait beaucoup de bruit, il grince et des pièces sont tordues, mais la masse se déplace quand même, soulève la porte arrière, et tombe sur le sol par blocs. A l'avant de la chargeuse, des dizaines de petites dents tournent comme un moulin, il vaut mieux éviter d'y mettre la main.

Quand la remorque repart derrière le tracteur pétaradant, il faut alimenter la griffe qui va monter le foin à l'abri dans ses bras d'acier. La griffe est une impressionnante mâchoire métallique que les hommes referment sur le tas de foin en sautant dessus. C'est alors à moi d'appuyer sur le bouton qui lance la montée du chargement vers le fenil. La griffe arrache une motte énorme et s'élance lentement dans les airs en se balançant comme une pendue. Je suis à côté du moteur électrique qui fait un bruit infernal, les courroies rapiécées ont toujours l'air de vouloir sauter, mais la griffe chargée finit par atteindre le toit et le rail métallique l'emporte vers la grange dans une gerbe de poussières et de brindilles qui nous retombent dessus en pluie. Le voisin klaxonne, on regroupe le foin pour lui faire un passage le long du talus.

Là-haut, sous les toits, il fait une chaleur à crever, la griffe lâche d'un coup son chargement à la station prévue. Un nuage de poussière finit d'étouffer les personnes en sueur chargées d'étaler le foin en un tas régulier, sans oublier de généreuses poignées de sel pour une bonne conservation. C'est un travail harassant, je le sais, je l'ai fait plus tard, le manche du trident vous arrache les mains et tout le corps gratte à cause des débris de foin qui vous collent à la peau.

Je suis impressionné par la griffe qui se promène plus ou moins docilement sous le faîtage, elle semble animée d'une vie autonome et obéit aux commandes quand ça lui chante. On dirait une araignée géante qui fait des provisions pour l'hiver, et nous sommes les prisonniers gluants de sa toile. D'ailleurs, de vieilles toiles pendent partout, momifiées par la poussière. Les tas du fenil deviennent énormes, il nous faut installer une échelle pour les atteindre.

Quand je suis en bas et que je vois surgir la griffe sous le toit, j'ai toujours l'impression qu'elle va nous tomber dessus. Elle se bloque brutalement et amorce sa descente en tanguant au bout du câble tendu. Il faut arriver à saisir une de ses pointes et à l'ouvrir en grand avant qu'elle ne touche le sol, en évitant de se faire embrocher.

Après de nombreux voyages chaotiques et beaucoup de poussière, le foin est au sec pour l'hiver. La chargeuse retourne au fond de la remise, où nous pourrions l'escalader et explorer ses entrailles. La griffe s'immobilise pour surveiller son antre, ses dents vont recommencer à rouiller, mais elle est toujours la reine des araignées.

10. Ma tante

Ma tante a eu un nouveau fauteuil, il est tout électrique. Une grosse batterie est placée sous le siège et il est muni d'une manette, une sorte de « joystick » avec des boutons. Il a des roues tout terrain et une ceinture de sécurité, c'est un vrai bolide. Il m'est arrivé de l'essayer, mais ça ne vaut pas un bon vieux vélo.

Ma tante ne peut pas faire de bicyclette et elle n'a pas la force de rouler sur le chemin, il faut la pousser et ne pas oublier de bloquer les freins quand on la laisse en plan.

Avec son fauteuil électrique, elle peut rouler toute seule pour aller voir la voisine, celle qui parle sans arrêt de tout et de n'importe quoi.

L'été, quand la porte de la maison est ouverte, elle peut sortir sur la terrasse sans avoir rien à demander.

Avec du scotch, on a fixé un parapluie sur son dossier pour lui éviter les coups de soleil, mais on la dépasse sans pitié avec nos vélos en montant sur les talus.

Ma tante est handicapée, mais elle est gentille, elle nous a offert à Noël, à nous les grands, chacun un radiocassette chromé, le top, et puis elle m'a cousu un sac extravagant pour le collègue, tout rapiécé.

Souvent, c'est moi qui suis chargé de lui glisser la pédale de la machine à coudre sous le pied, et il faut parfois lui redresser la tête quand elle part en arrière suite à une secousse trop forte.

C'est une vraie artiste, elle fait aussi de la peinture, elle a son atelier à l'étage, qu'elle rejoint par un ascenseur spécial dont le moteur fait un bruit strident.

Et puis surtout, ma tante a de beaux et longs cheveux, j'aime bien les brosser, plus tard j'aurai les mêmes.

11. Les canards

Je préfère les canards aux poules, ils sont plus drôles et plus intelligents. Il faut les voir s'ébattre dans le bassin, ils s'éclaboussent à grands coups d'ailes en cancanant à qui mieux-mieux. Ils montent ensuite sur une pierre pour s'égoutter en gigotant du derrière et ils s'envolent jusqu'au jardin en survolant la cour et les stupides volailles qui grattent le sol comme des furies.

Ils marchent en se dandinant avec leurs pieds palmés plus adaptés à la nage, leurs plumages lisses et propres brillent au soleil comme des porcelaines.

Du fond de la cour, entre les cailloux et les rares touffes d'herbe, une fière cane surgit, suivie de près par ses petits. Bien qu'agités, ils restent à la queue leu leu et celui qui a pris du retard à cause d'un insecte ou d'un diamant s'empresse de rejoindre le troupeau en piaillant. La mère émet régulièrement un signal sonore comme moyen de ralliement, une vraie balise ! Quand je les appelle pour servir leur pâtée, des granulés mélangés avec de l'eau, les petits accourent en remuant leurs embryons d'ailes et j'admire leurs duvets jaunes. Mais ils ne se laissent pas toucher et leur mère veille au grain, prête à foncer en sifflant, la tête en avant et les ailes ouvertes.

Ceux-là, je les ai vus naître, on les a aidés à casser leur coquille blanche. Leur corps tout maigre et humide avait du mal à se faire un passage entre les débris, mais ils grandissent vite et seront à la merci des lois complexes de la cuisine. Par exemple, il ne fait pas bon être un vieux mâle à l'œil rouge qui reste à l'écart et ne pense qu'à monter les canes de passage, celui-là finit très vite en pâté. Je le sais car un matin, alors que j'entassais des vieilles planches pour la construction d'une cabane sur un vieux pommier couché, j'ai entendu des bruits à la cave, la porte était fermée, je suis donc passé dans le jardin en contrebass et j'ai jeté un œil par les vieux carreaux. J'ai aperçu un canard sans tête qui courait dans tous les sens entre les jambes de quelques humains. Malgré la buée et la crasse, je ne pense pas avoir rêvé. Du coup, j'ai laissé en plan la cabane et je suis allé lire quelques BD dans le foin, qu'ils ne comptent pas sur moi pour la corvée de bois. Au moins dans Astérix et Obélix, les sangliers sont contents de se faire tuer, ils sourient quand on les dépose tout fumants aux banquets avec des pommes dans la bouche.

Certains jours, j'apporte aux adultes des mouches que j'ai tuées ou des limaces vivantes ramassées au jardin dans les culs de bouteilles en plastique prévus à cet effet. Ils se jettent dessus et leurs becs tambourinent sur les récipients en aluminium cabossé.

Le bruit des canards est rassurant, leurs cris rythment la vie de la ferme et lui donnent un air bon enfant malgré les crimes qui l'habitent.

La nuit, quand ils sont couchés avec les poules, je rase les murs et je ne m'attarde pas dans la cour. Quand je passe devant l'ouverture béante de la grange, je m'attends toujours à voir surgir un démon affamé ou un fantôme dérangé, alors je fonce vers la lumière qui filtre à travers les volets. Et surtout je ne me retourne pas, j'ai trop peur d'apercevoir une ombre mouvante ou un monstre aux dents blanches.

Un jour, un jeune canard a disparu, personne ne l'a revu, ni mort ni vivant, ma grand-mère était furax : « encore cette saloperie de renard ». Moi je pense plutôt qu'il s'est envolé plus loin, vers la rivière, avant qu'on ne lui coupe les ailes. Il a entendu des congénères passer au-dessus des bois et il a préféré le risque de la liberté à la sécurité étouffante de la ferme.

12. Le foin

L'hiver, quand la cour est gelée et que la poudre blanche s'accroche aux moindres aspérités, j'aime bien me rendre à l'étable. Les bêtes sont enfermées à l'abri et leurs vies animales remplissent les lieux d'une odeur et d'une chaleur agréables.

Les vitres sales se couvrent de buée, les toiles d'araignées se collent aux carreaux, on a l'impression d'être dans un sauna souterrain. Et puis il y a l'odeur pénétrante du foin qui rappelle l'été, une senteur d'herbe sauvage, sèche et grasse en même temps.

Une échelle branlante relie l'étable au fenil, je l'emprunte pour aller abattre du foin avec un trident au manche luisant. Plus le niveau descend, plus le fourrage est tassé, je dois alors tirer très fortement pour arracher une petite brassée. Une fois que j'en ai suffisamment, j'enlève la tôle tordue qui obstrue le trou qui ouvre sur l'allée centrale de l'étable et qui fait office de cheminée d'aération. L'air siffle et on ne voit pas le ciel dans le conduit noir. Le foin descend sur le sol, les bêtes s'impatientent, leurs naseaux bougent et fument, elles soufflent et leurs sabots tapent le sol.

Vaches et moutons se jettent sur l'herbe sèche que je dépose dans leurs mangeoires, j'ai toujours peur de les embrocher avec la fourche. Les grosses dents mastiquent avec entrain, leur haleine exalte l'odeur du foin, les vaches se laissent caresser et les jeunes agneaux se faufilent entre les barreaux de bois pour sauter dans les mangeoires. Profitez-en, la plupart d'entre vous ne connaîtront pas d'autres hivers dans le creux de l'étable.

Je dois partir à présent, quitter cette caverne paisible pour retrouver la morsure du froid dans la cour. J'emporte toujours un brin de foin dans ma bouche, son goût un peu salé me fait rêver de l'été. Avec cette herbe au bec, je me sens être une simple bête, heureuse de ce que la nature lui donne, du foin parfumé à mâchouiller.

13. Les mouches

L'été, les écuries sont envahies par des nuées de mouches. Les murs sont recouverts de petits points noirs toujours en mouvement qui redessinent sans cesse de nouvelles fresques. Les araignées ont beau proliférer et laisser pendre leurs filets un peu partout, elles sont submergées par la marée grouillante. Les mouches s'éclatent, l'espace leur appartient, elles plongent avec délices dans les bouses de vaches et les crottes de moutons, et leur multiplication reprend de plus belle.

Les bêtes sont harcelées en permanence, elles doivent sans arrêt bouger leurs peaux et leurs oreilles, les vaches se fouettent le dos avec leur queue, de vraies martyres. Les mouches essaient de s'infiltrer dans le moindre repli de leurs corps, le répit ne vient qu'à la fraîcheur de la nuit.

Dans la maison aussi c'est l'infection, on a beau essayer de garder portes et fenêtres fermées, rien à faire, les mouches sont partout. Le matin, on les voit pomper goulûment les morceaux de sucre et les coulures de confitures qui traînent sur la table. A midi, elles foncent comme des affamées sur le fromage dès qu'il n'a plus sa cloche. L'après-midi, quand il fait chaud, elles viennent sans arrêt à la charge pour vous piquer la peau et les nerfs au moindre signe d'immobilité.

Ma grand-mère suspend aux plafonds des rubans collants où les mouches viennent s'engluer par dizaines, elles bougent un certain temps sur ces pièges, et puis elles grossissent la brochette de cadavres, mais il en reste toujours autant.

Moi j'agis différemment, en mercenaire, je les tue une à une, avec mes mains. J'aime bien les écraser contre les vitres où elles viennent buter obstinément, mais c'est trop facile, et puis le sang salit les carreaux. Alors je les chope entre mes mains au moment de leur envol. Il suffit de placer doucement une main de chaque côté d'une mouche posée n'importe où et de claquer rapidement les deux paumes, la mouche n'a pas le temps de s'échapper, elle est écrabouillée à presque tous les coups, plus efficace que n'importe quelle tapette. Si elle bouge encore, je l'achève et je la mets dans la boîte avec les autres.

Quand ma grand-mère fait sa sieste, je pars en chasse pour éliminer les emmerdeuses qui rôdent. Pour le sport, j'essaye d'en attraper certaines d'une seule main, pas facile, mais l'avantage est qu'on peut les avoir vivantes. Le pied consiste à dégommer un couple en train de se reproduire : deux d'un coup et une portée de moins !

Je suis un vrai chasseur de primes, je compte mes trophées et ma tante me les paye à l'unité. En fait, je ne fais pas ça pour l'argent, mais ça fait plus sérieux, ça me donne une contenance et les adultes sont fiers de ma première entreprise à but lucratif, les plus grandes fortunes ont commencé par de petits profits sur des transactions insignifiantes.

A la salle de bain, je me livre aussi à certaines expériences. Je chope des mouches vivantes et je les jette dans la flaque d'eau retenue dans le lavabo. Généralement, elles n'arrivent pas à remonter toutes seules, alors je les sors pour les poser sur le bord. Mouillées, elles ne peuvent pas s'envoler. J'essaye de mesurer combien de temps elles peuvent rester dans l'eau sans se noyer complètement. Parfois, j'arrache leurs ailes ou leurs pattes avant de les zigouiller pour de bon. Il m'arrive d'avoir vaguement honte, mais ça me pousse plutôt à continuer que l'inverse. Ce ne sont que des saloperies de mouches qui embêtent tout le monde, elles sont juste bonnes à crever.

Quand les mouches ont envahi toutes les pièces et que ma grand-mère va avoir de la visite, elle commet un génocide pour faire place nette. Un insecticide est vaporisé partout et on ne peut plus rentrer le temps qu'il agisse. Après il ne reste plus qu'à balayer les cadavres.

Seulement, l'effet du bombage se dissipe en quelques jours, les mouches sont à nouveau là, elles recommencent à déposer leurs crottes noires et collantes sur les meubles, les vitres, partout, elles agacent ma grand-mère qui n'arrive pas à se reposer et lance des coups de tapettes pas toujours efficaces, alors je repars en chasse. A la fin de la journée, quand mon tas de cadavres m'a été payé, je vais le verser dans les écuelles des canards. Ils se jettent sur les mouches en cognant les parois avec leur bec dans un bruit de mitrailleuse.

Plus tard, avec l'expérience, je pourrai peut-être passer à des choses plus sérieuses, devenir tireur d'élite ou capitaine d'industrie, et flinguer des humains par dizaines pour augmenter les gains.

14. Les chats

A la ferme, les chats sont les animaux les mieux lotis, ils passent même devant les chiens. Ils ne sont pas périodiquement attachés au bout d'une laisse dans la cour et ils peuvent dormir dans un panier confortable près du fourneau à bois. Ils peuvent aller et venir plus librement que les chiens et ils n'aboient pas, ce qui les dispense de recevoir des coups de pied ou de bâtons.

Contrairement à la quasi-totalité des animaux de l'étable, ils ne sont pas destinés à finir en ragoût, ils meurent donc de vieillesse ou de maladie, ce sont des animaux de compagnie. Ils ont juste deux obstacles importants à passer dans la vie : la sélection à la naissance et la route, le reste c'est du beurre au coin du feu.

La plupart des chats qui naissent à la ferme sont tués peu après leur naissance, il faut donc un bon coup de chance au départ. Même si leur mère essaie de les cacher dans la grange ou au grenier, les humains finissent par les retrouver, on les confie alors à la voisine, une spécialiste. Elle les enferme dans un sac et les noie dans son bassin qui lui sert de réserve pour l'arrosage de ses nombreuses plantes à fleurs. Pour qu'un chaton soit épargné, il faut que quelqu'un ait la nécessité de remplacer un animal mort ou mourant, ou qu'un voisin soit contraint par un de ses gosses suppliants qui s'en occupera très peu de temps avant de s'en retourner vers ses jeux électroniques qui présentent l'avantage de répondre à la demande et de pouvoir être stoppés à tout moment.

Un jour, une des chattes de la ferme, petite et furtive, a donné naissance à une portée dans un endroit inconnu. Ma grand-mère nous a chargés, mon cousin et moi, de la suivre pour découvrir la cachette. On a prétendu qu'on l'avait perdue de vue. Ceux-là ont dû filer par la suite dans la campagne ou être dévorés par un animal sauvage.

Les chats qui survivent à cette étape doivent encore surmonter la deuxième pour espérer atteindre l'âge adulte et une vie relativement tranquille. Ils doivent échapper à l'accident automobile, lequel est toujours mortel. Les pertes sont quand même moins importantes qu'au premier stade, mais on ramasse de temps en temps des dépouilles de chats qui n'ont pas pu apprendre à faire attention aux voitures. C'est le tribut qu'ils payent pour leur liberté, ils vont, ils viennent, et fatalement ils traversent la route proche, de l'autre côté de la haie. Ce n'est pas un boulevard périphérique, mais il y passe suffisamment de voitures pour se faire écraser en un clin d'œil. Moi-même j'ai failli me faire avoir un coup où je suivais à toute vitesse et sans regarder une voiture qui s'engageait sur la route, j'ai volé avec mon vélo dans le fossé, il s'en est fallu d'un cheveu pour qu'un autre véhicule me percute de plein fouet au carrefour. Depuis, mon oncle, pas celui qui est handicapé, un autre, a taillé un peu plus la haie pour augmenter la visibilité. Heureusement, la plupart des chats sont prudents et observateurs, ils comprennent le truc. Ensuite, à eux les restes de cuisine, les bols de lait après la traite, les souris dans les champs et le grenier à blé, les genoux cagneux de grand-mère et les couvertures en laine. Certaines fois, on peut avoir affaire à des spécimens qui semblent suicidaires, des cas rares et mystérieux.

La seule chose qui leur reste à craindre, ce sont les enfants, du moins quand ils sont chatons, après ils savent se défendre. Il leur faut néanmoins supporter un certain temps d'être transportés n'importe comment et à tout moment par un bambin émerveillé.

Avec mon cousin, il nous est arrivé de lancer quelques chats en l'air depuis notre hauteur pour voir s'ils retombent toujours sur leurs pattes comme le dit la légende. Mais nous n'avons pas

continué ce jeu stupide car leurs griffes sont coupantes et ils deviennent vite très difficiles à attraper. On s'est rabattu sur les mouches, c'est sans danger et il y en a tant qu'on veut. Et puis les chats, autant s'en faire des amis, ils sont agréables à caresser, il n'y a finalement pas beaucoup d'animaux qui se laissent toucher à la ferme, et allez prendre une vache sur vos genoux !

15. Sous la dalle

Notre repaire est situé sous la dalle, à l'abri des regards. Sur le côté de la maison, il faut descendre un escalier au bout de la terrasse pour se retrouver sous le niveau de la route, c'est là. Devant notre refuge se trouve un espace clos cerné d'un côté par de hauts murs et de l'autre par des haies d'arbustes. L'été, on peut manger des mûres, des cerises et des groseilles rouges en grappillant sur les branches qui cernent notre mini-parc.

Au fond, contre le mur qui retient la route, se tient un grand bassin rectangulaire en béton autour duquel on joue beaucoup. Il s'agit par exemple d'en faire le tour sans tomber dans l'eau ou de rejoindre la route en grimpant aux parois rocheuses. Dans le temps, il paraît qu'on y plaçait des truites en attente d'être mangées, à présent c'est un vulgaire nid à grenouilles sauvages. Les œufs gluants s'entassent par centaines et on passe des heures à observer les différentes phases de la formation des têtards. L'hiver, quand tout est gelé, on monte sur le bassin ou on essaye de casser la glace pour voir l'épaisseur. Le jeu consiste alors à sauter à pieds joints sans passer à travers.

Mais nous restons le plus clair de notre temps à l'ombre de la dalle, à jouer à la dînette ou à échafauder des plans guerriers. C'est là qu'on époinète des flèches avant la prochaine bataille. Nous avons aussi conçu plusieurs cartes au trésor, soigneusement dissimulées dans des tiroirs secrets ou placées dans des bouteilles et enterrées aux quatre coins du jardin. On trace les plans de trésors imaginaires à l'encre invisible, du jus de citron qu'il faut révéler sous une flamme sans faire brûler le parchemin. Les traîtres à la cause sont enfermés au donjon ou doivent marcher les yeux bandés sur le rebord étroit du bassin, sous le regard affamé des créatures marines.

Sous la dalle, nous avons tout le confort moderne : vieux meubles en Formica, canapé et sièges de voitures, poêle et cuisinière. Les ustensiles de cuisine ne manquent pas et nous composons souvent de délicieuses soupes aux orties et à la boue que nous essayons de faire goûter à ma petite sœur. Les orties, c'est sa hantise, on s'amuse parfois à la pourchasser dans toute la cour en menaçant de la piquer. Elle n'est pas admise sous la dalle, elle est trop petite et il nous faut bien ménager un quota de victimes potentielles.

Parfois, on admet la présence de cousines éloignées, mais c'est à contrecœur et on ne leur parle pas des cartes au trésor ni de nos réserves de flèches empoisonnées, on essaye plutôt de jouer au docteur avec elles, histoire de les dissuader de revenir ou d'en savoir plus sur l'anatomie, vu que la voisine n'est pas toujours très coopérative.

Notre antre n'a ni portes ni fenêtres, si bien qu'il est à la merci de n'importe quel envahisseur. Plusieurs fois, des poules impudentes qui s'étaient infiltrées subrepticement dans le jardin sont venues déposer leurs fientes infâmes sur le sol et sur nos meubles, mais nous avons repoussé victorieusement ces assauts en poussant des cris de cioux et en les pourchassant sabre au clair.

Sous la dalle, dans l'angle sous l'escalier, il existe aussi une ouverture vers une grotte mystérieuse. A l'intérieur, c'est le noir complet et un mince filet d'eau court en permanence sur le sol boueux. Nous n'avons jamais vu d'adultes s'y rendre, et il nous a fallu du temps avant d'oser y pénétrer nous-mêmes. Des bruits effrayants s'en échappent parfois et nous imaginons des monstres borgnes ou des vampires assoiffés qui nous attendent tapis dans l'obscurité. Le soir, des chauves-souris sortent comme des fantômes de cette caverne secrète et on évite de venir sous la dalle dès la nuit tombée.

Pourtant, un jour, nous avons lancé une expédition. Je suis devant, suivi par la voisine et mon cousin, nous avons deux lampes de poche et nos épées en bois. On avance doucement, en promenant le faisceau dans tous les coins pour débusquer les démons. La grotte est en fait une

longue et étroite pièce qui s'étire sous la terrasse de la maison. Un rat qui se faufile entre des caisses à moitié pourries nous fait sursauter. Le bric-à-brac qui s'empile sur les côtés pourrait cacher n'importe quoi : des caisses d'armes rouillées, un cercueil, une oubliette... Une odeur de moisissure flotte dans l'air et de l'eau suinte sur les murs, de petits stalactites sont parfois accrochés au plafond.

En approchant du fond, on voit des formes bouger, mon cousin et moi sommes prêts à fuir vers la sortie quand la lampe de la voisine révèle des chauves-souris accrochées à la voûte. On évite de les déranger, pas envie de les sentir voler silencieusement autour de nos têtes dans cet espace réduit. On rebrousse donc chemin, en prenant au passage quelques trophées, un vieux casque de l'armée et des poulies en acier. Nous sommes heureux de retrouver l'air libre et fiers de la réussite de notre exploration. Il n'y a sans doute pas de monstres dans cette caverne, on évite quand même de s'en approcher et on n'y entre jamais seuls. On s'en sert parfois comme cachette ultime, mais sans s'aventurer trop loin à l'intérieur, on ne sait jamais...

16. L'oncle

A la salle à manger, mon oncle et ma tante ont chacun leur place attitrée devant la longue table. L'oncle est près de la télévision, c'est lui qui actionne la télécommande, il regarde souvent des émissions d'histoire très ennuyeuses. La tante est calée devant sa machine à coudre, face à la fenêtre qui donne sur la dalle.

L'oncle a les cheveux et les yeux noirs, son visage sérieux est encadré d'une courte barbe, il est mince avec toujours un air sévère derrière ses lunettes à gros carreaux. Il est sympa quand même, ce sont ses BD que l'on lit et relit à longueur de journée quand le temps est maussade, et puis il nous laisse bon gré mal gré regarder les feuilletons américains débiles de l'après-midi.

On le craint un peu, quand il s'énerve il roule des yeux terrifiants qui se reflètent dans ses verres, il n'empêche qu'on profite du fait qu'il est cloué sur son fauteuil pour ne pas toujours obéir, il aurait du mal à nous poursuivre pour nous mettre une tarte, mais il a toutes les collections des Astérix et des Barbe-Rouge, alors on le respecte. On maltraite parfois les BD, mais on finit toujours par les remettre à leur place, sur l'étagère au-dessus du lit de la salle à manger.

Le soir, c'est souvent moi qui m'occupe de mettre les lourdes batteries des fauteuils à charger. C'est toute une organisation pour éviter qu'ils ne tombent en panne au mauvais moment. L'état de handicapé génère beaucoup de contraintes : un kinésithérapeute vient tous les jours, il faut quelqu'un pour porter l'oncle et la tante sur les toilettes, car ma grand-mère n'en a plus la force et ils doivent faire régulièrement leurs exercices respiratoires. L'appareil se trouve à la salle de bain, sur la baignoire, nous avons aussi essayé de mesurer notre souffle, c'était à celui qui irait le plus loin dans l'échelle.

L'oncle est un as de la maquette, je suis toujours ébahi devant ses répliques d'anciens voiliers. Les précieux trois-mâts sont rangés tels des trésors derrière les vitrines du buffet. J'admire les rangées de canons et les détails des gréements fidèlement restitués. Ces navires font rêver aux histoires de pirates, d'abordages et d'aventures. Il en a réalisé plusieurs pendant de longues semaines, du temps où il était encore habile de ses mains. Moi je n'ai à mon actif qu'un fortin grossier fabriqué avec des allumettes et du carton pour mes soldats en plastique.

Quand je retrouve mon oncle, pour les vacances d'hiver, il n'est plus sur son fauteuil, il reste au lit avec une bouteille d'oxygène à côté. Ca va mal, tout le monde est triste et il a du mal à parler. Quand il est mort, quelques semaines plus tard, on nous a empêchés d'approcher. On l'a juste aperçu de loin, étendu immobile sur le lit de sa chambre, avec ses cheveux noirs posés sur l'oreiller.

17. Les escargots

C'est le printemps, la pluie descend du ciel en de larges rideaux, on distingue à peine la lisière du bois de l'autre côté de la route. C'est la fête à la grenouille, mais ce ne sera pas celle des escargots du secteur vu que ma tante de la ville nous emmène ramasser du gastéropode. « Allez, debout les gamins » qu'elle nous dit. On préférerait rester au sec et relire les exploits de Barbe-Rouge plutôt que de crapahuter sous le déluge pour cueillir des bestioles gluantes, mais bon, on n'a pas d'excuses valables à présenter, alors on est bien obligé de s'équiper. Bottes, ciré, sac en plastique et bâton, et nous voilà partis dans les flaques et l'herbe boueuse.

Heureusement, la tâche est moins ardue que la cueillette des champignons, on trouve des escargots à la pelle sans avoir à marcher des heures. Ils sont trop lents pour s'enfuir et l'herbe encore courte ne peut les cacher. Ce sont d'énormes spécimens, leurs coquilles marron luisent sous la pluie, ils glissent avec leurs antennes dressées qui bougent dans tous les sens. Quand on les saisit, ils rentrent instantanément leurs antennes et se rétractent au fond de leurs coquilles. Nous on se dépêche car l'eau commence à traverser et à couler dans notre dos, on les empile les uns sur les autres comme de vulgaires noix. Avec nos bâtons nous fouillons le bord de la route et les talus, il y en a tellement que parfois nous marchons dessus, nous entendons alors le bruit désagréable d'une carapace qui éclate.

En moins d'une heure on a rempli les sacs, on se dépêche alors de rentrer. Certains essayent de s'échapper en remontant les parois, ils n'iront pas loin.

Ma grand-mère est très heureuse, ça fera un plat de choix pour dimanche. C'est elle qui va les cuisiner, avec l'aide de ma tante. Nous on va se changer et se planter comme des légumes devant une série policière en attendant la soupe.

Dimanche, tout le monde est impatient de passer à table et vient admirer les coquilles qui dorment dans le four. Moi je n'en mangerai pas, ça me dégoûte. Les escargots sont l'événement du jour, les plats à gratin sortent en crépitant, le beurre grésille et l'odeur du persil grillé remplit la cuisine. Les adultes se jettent dessus comme sur un trésor et extraient la bête de son antre avec une baguette pointue. Ils boivent le jus huileux à même la coquille et la jettent une fois vidée sur le tas qui grossit à vue d'œil. Concassées, les carapaces iront enrichir le jardin et nourrir les salades, celles dont raffolent les escargots. Relégué comme d'habitude au bout de la table avec les gosses, je me contente d'un blanc de poulet avec de la purée pendant que l'orgie se poursuit jusqu'à la dernière coquille.

A la ferme, tout ce qui est comestible est mangé, même les escargots.

18. Le fenil

Le fenil est une vraie cathédrale, des montagnes de foin s'entassent sous les poutres monumentales de la charpente. Des rayons de soleil filtrent à travers les planches délavées et se perdent dans les poussières en suspension. En hiver, il y fait plus chaud qu'ailleurs, le fourrage crée une ambiance douce et la chaleur qui monte des étables réchauffe l'air, on s'y sent bien.

Trois entrées permettent d'accéder aux tas d'or végétal, il y a bien sûr l'échelle en bois qui se trouve au début de l'allée centrale des écuries, mais il en existe deux autres, empruntées par nous seuls et praticables seulement quand le niveau du foin a commencé à baisser. Tout d'abord, on passe tout simplement par la large ouverture destinée aux va-et-vient de la griffe, il suffit de grimper sur le mur de la grange et de se rétablir sur une poutre. Le deuxième passage est situé derrière le bâtiment, on escalade un tas de bois et on se glisse dans une fente entre deux planches. Ce dernier est le plus amusant, de plus il permet de monter discrètement, en évitant de s'exposer dans la cour ou sur le chemin.

Le fenil est un de nos meilleurs terrains de jeu. Personne ne vient nous embêter et pas besoin de ranger ensuite. On peut jouer à cache-cache et échapper aux corvées en faisant les morts. Dans le fond, là où personne ne va, on s'aménage des tunnels secrets et des trous garnis de BD. On peut sauter depuis les poutres, rebondir, se rouler dans le foin et faire des glissades. Là-haut, on se prend pour Tarzan ou Robin des Bois, des aventuriers sans peurs et sans attaches. De manière faussement fortuite, on en profite aussi pour se livrer à divers attouchements corporels pas désagréables. Le fenil est un peu comme une piscine ou un tas de neige géant qu'on peut remodeler à notre guise. C'est notre château, notre cabane fantastique, quand on court sur le foin tassé et élastique, on a l'impression de voler avec des bottes de sept lieux. Au-dessus de nos têtes, la griffe est immobile, ses dents sont refermées, en attente. C'est une araignée qui garde son nid ou une cage suspendue pour enfermer sorcières et hérétiques en attente de bûcher.

Le fenil est notre refuge, quand le vent glacial du nord souffle entre les planches disjointes, on se serre les uns contre les autres sous une grosse couverture de foin. Evidemment, on a des brins partout, ça pique un peu et nos mères râlent quand elles voient nos vêtements, mais on y retourne quand même, le fenil permet de passer l'hiver, d'attendre le moment où on pourra courir au soleil dans l'herbe des champs, entre les bouses et les orties.

19. La messe

Tout le monde s'affaire pour les préparatifs, c'est bientôt l'heure de la messe, je dois passer des habits propres et me curer les oreilles tandis que ma grand-mère met le civet de lapin à mijoter sur le coin de la cuisinière.

Nous n'y allons pas chaque dimanche, mais aujourd'hui c'est Pâques, une fête importante. Ma tante reste à la maison, elle garde la ferme, de toute façon ce serait trop compliqué pour l'amener à l'église avec son fauteuil. Vu que ma tante et mon oncle de la ville sont ici, deux voitures sont nécessaires pour transporter toute la famille. On se donne un dernier coup de peigne pour parfaire une hideuse raie sur le côté.

L'église n'est pas très loin, juste après le cimetière, à côté de l'école. De l'extérieur elle n'est pas vilaine, ses murs de pierres ont de l'allure, à l'intérieur elle est parfaitement banale avec ses statues délavées et ses quelques croûtes édifiantes, il n'y a guère que le vitrail au-dessus du chœur qui présente un intérêt quand le soleil l'atteint.

On se dépêche pour ne pas être un de ces retardataires qui fait sursauter et se retourner tous les paroissiens en faisant claquer la lourde porte.

Il fait toujours aussi froid malgré les nouvelles rampes de chauffage au gaz qui rougeoient et ronflent au-dessus de nos têtes. Chacun s'installe en silence sur les bancs en bois qui grincent, on reprend en gros les mêmes places, c'est comme à l'école. Contre la promesse d'une bonne conduite, j'ai pu m'installer sur le même banc que mon cousin, et la voisine nous a rejoints.

On reste sérieux quand même car l'ambiance nous intimide un peu, c'est plus studieux qu'à l'école. Il faut bien observer les autres pour se lever et s'asseoir au bon moment, c'est la honte si on est désynchronisé. A force, on a repéré certains signaux qui permettent de ne plus avoir de temps de retard. Je réagis surtout à l'oreille, parce que même en me dressant sur la barre du repose-pied, j'ai du mal à observer les gestes du prêtre et de ses enfants de chœur. Nous ne sommes pas au premier rang, il est réservé aux infirmes, aux intervenants et aux personnes les plus pieuses, au fond se trouvent les cancre et les retardataires, là aussi c'est comme à l'école, notre place se situe dans le milieu de l'assemblée.

Vient le moment pénible des chants collectifs, il est bien vu de participer alors j'ouvre un peu la bouche pour émettre quelques vagues sons en sourdine, mais j'évite de chanter, j'ai une voix de chiotte.

Le rituel se déroule comme d'habitude, avec quelques variantes pour l'occasion. Je commence à avoir froid et je trouve que les récitations s'étirent interminablement, je remettrais bien mon bonnet.

J'ai l'impression qu'ils célèbrent une légende ancienne, un mythe qu'il faut vénérer pour être bien à sa place dans la société. La plupart d'entre eux affichent une ferveur molle et semblent se trouver là par habitude, pour expédier un devoir ennuyeux.

Cette fois, on a droit à la cérémonie de serrage de mains, tout le monde fraternise pendant quelques secondes avant de s'en retourner à ses affaires. Je ne me prive pas de serrer chaudement celles de la fille de devant, j'irais même volontiers plus loin dans la fraternisation, surtout quand elle se penche et que son corsage dévoile un peu plus la base de ses seins.

Nouvelle séance de chants, sur le péché et la Rédemption, je n'ai pas encore tout compris. Le Christ doit vraiment se faire chier là-haut sur sa croix, c'est à chaque fois la même histoire, qui finit mal pour lui en plus.

Après vient la cérémonie de l'hostie consacrée, tout le monde s'en va communier à la queue leu leu l'air repentant. C'est assez dégueulasse, je trouve, de manger le corps du Christ, déjà que des affreux l'ont clouté vivant sur un bout de bois ! En tout cas, ce n'est pas cette galette insipide qui va rassasier mon estomac qui commence à gargouiller, j'aurais dû manger davantage ce matin.

Un bébé se met à brailler sans interruption, la mauvaise mère est obligée de sortir avant la fin, elle n'a pas de mari, c'est pour ça que le gosse ne sait pas se tenir correctement, chuchote la rumeur.

Les pièces tintent, c'est l'heure de la quête, bientôt la quille, ma tante me donne de la menue monnaie, chacun doit jeter quelque chose dans le panier qui circule, c'est pour le chauffage et la réfection de la toiture. Il paraît que des tuiles sont tombées un dimanche dans la cour de l'école, ils ont dû installer des filets de protection.

Enfin, les derniers alléluias retentissent, les fidèles se dépêchent de sortir pour laisser Dieu et le prêtre à leurs utopies. Sur le parvis, les habitants papotent et se congratulent dans tous les coins. Certains hommes vont au café de l'autre côté de la place, des femmes se mettent en cercle et exhibent leur progéniture en comparant la progression des tailles. Mes camarades et moi, on s'échappe au plus vite, on est impatient de déguster les œufs au chocolat vendus par l'aide du curé, un vieux célibataire qui vient parfois donner des coups de main à ma grand-mère. Ils sont vraiment délicieux, fondants à point, la seule véritable preuve de l'existence de Dieu de la matinée, avec l'opulente poitrine de la paroissienne.

Entre les groupes agglutinés comme des poules, on rencontre des parents plus ou moins éloignés qui nous demandent où on en est à l'école, nous on espère surtout qu'ils nous payent d'autres œufs en chocolat.

Avec trois œufs dans le ventre, on peut attendre un peu pour le repas. Pendant que la famille finit d'échanger des potins avec les autres endimanchés, je regarde attentivement les jambes et les toilettes des femmes.

De retour à la ferme, on espère d'autres œufs pour le dessert. Le civet et son couscous sont fameux. Le bordeaux a bien arrosé le repas, le sang du Christ à ce qu'il paraît. Avec mon cousin, on a pu chiper quelques cerises à l'eau-de-vie, on est un peu pompette et on roule sous la table en tirant des chaussettes. La messe c'est très bien, surtout après.

20. Les poussins

J'adore aller ramasser les œufs au fond du poulailler. Je me saisis avec délicatesse des petits trésors encore chauds qui trônent au fond des nids. Au début, je me faisais avoir et je rapportais aussi les leurres en plâtre que je confondais avec les œufs de canes, ce qui faisait bien rire ma grand-mère.

La plupart des poules sont bien élevées et vont pondre dans les casiers prévus à cet effet, mais d'autres jouent les originales et laissent leurs œuvres ovales un peu partout. Pour éviter qu'elles ne se perdent, il faut fouiller dans les cagettes qui traînent, les piles de sacs et le tas de bois à côté du grenier à grain. Il est même arrivé qu'on en trouve sur le fenil. Parfois, on tombe dessus longtemps après, on les découvre alors écrasées et à moitié pourries entre deux tonneaux à cidre ou coincées dans des vieux seaux.

Pour m'aider dans ma quête, je me précipite dans la cour dès que j'entends une poule déclamer son chant de ponte, ainsi je peux espérer trouver où elle a laissé son œuf avant qu'elle ne s'éloigne rejoindre le troupeau.

Du temps où la ferme comptait encore des oies, il m'est arrivé de dégouter de ces énormes œufs blancs dont un seul donne une omelette. Dans les œufs, rien ne se perd, une fois utilisés dans les gâteaux ou les quiches, leurs coquilles sont dispersées dans la cour, les poules sont contentes de trouver du calcaire et la boucle est bouclée.

Contrairement aux canards, les poussins sont achetés tout faits, on ne laisse pas les poules de la ferme élever leur progéniture. Ils viennent du marché entassés dans des cartons pleins de trous. Au début, on les range dans une cage à lapin, avec une lampe pour remplacer la chaleur maternelle. Ils se tiennent serrés en tremblant sur leurs petites pattes. C'est à ce stade que je préfère les poules et les coqs, quand ils sont enveloppés d'un duvet jaune et qu'on peut les prendre dans la main. Les coqs adultes n'en parlons pas, toujours à lancer leurs cris stridents à la moindre occasion et prêts à vous courir après dès que vous avez le dos tourné pour vous becqueter les talons. Mais pour l'instant, ce sont de mignons petits poussins qui se gavent de granulés spéciaux. Ils grandissent en quelques semaines, les mâles sont engraisés à point et la plupart seront tués rapidement pour être distribués à l'entourage. Les femelles sont vouées à être des pondeuses pour remplacer les fainéantes et les vieilles qui finiront débitées à la cuisine. Contrairement aux vaches, les poules n'ont pas de noms, peut-être parce qu'elles ne vivent pas très longtemps et que chaque nouvelle vague noie la précédente dans un bouillon indifférencié ? Ou alors parce qu'on n'a pas vraiment de contacts physiques avec elles ? Parce qu'elles sont bêtes et se déplacent en groupe ? Allez savoir...

Les poules passent leur vie à manger, à gratter le sol d'un bout à l'autre de la cour et tout autour du tas de fumier, parfois elles se disputent et coursent une congénère pour lui piquer le cul et lui arracher quelques plumes, mais sinon elles ne connaissent rien d'autre que le poulailler et les arrivages d'épluchures ou de maïs.

Dans leurs cages aveugles, les petits poussins ne se soucient pas de leur avenir, ils se blottissent autour de la lampe en piaillant. Avec leur robe jaune et leur air innocent, ils se ressemblent tous, ils ne savent pas que la lame du couteau les attend à la cave pour tacher leur plumage et vider leur sang.

21. La grand-mère

Ma grand-mère n'aime pas les fainéants, elle se lève très tôt et s'active toute la journée, sauf pendant sa sieste après le repas de midi. Elle navigue sans arrêt entre la cuisine, la cave, les étables, le poulailler et les cages à lapin. On la voit périodiquement faire des allers et retours dans la cour avec un seau ou un panier, les pieds dans ses bottes recouvertes de fumier séché. Elle va nourrir les bêtes ou en tuer une pour le repas.

A petits pas, sa chienne la suit partout timidement, l'air de craindre à chaque instant un retournement d'humeur.

A la ferme, les animaux n'attendent pas, c'est tous les jours de l'année qu'elle doit s'occuper des volailles, des lapins et des vaches, les moutons, normalement, c'est mon père maintenant qu'on habite ici. Le matin, elle ouvre aux bêtes, les vaches et les poules sont heureuses de retrouver la semi-liberté dans les champs.

Ma grand-mère ne paye pas de mine, elle est petite, maigre et ratatinée, elle se courbe de plus en plus vers l'avant et sa peau parcheminée sent l'étable. Pourtant, elle n'arrête pas une seconde et dispose encore d'énergie pour diverses récriminations contre nous les gosses, la voisine ou le gouvernement. Elle a connu la guerre, pas nous qui sommes des enfants gâtés, elle nous le répète assez souvent. Elle est plutôt autoritaire et naturellement de droite, ce qui fait au moins un point d'accord avec mon père. Néanmoins, elle mijote de délicieux gâteaux et nous offre du chocolat pour quatre heures.

Ma grand-mère n'a peur de rien, sauf d'aller à la ville ; saigner un coq ou un lapin ne lui pose aucun problème, elle a fait ça toute sa vie. On ne l'a jamais vu verser une larme, sauf quand l'oncle est mort ou que les camions sont venus chercher ses dernières vaches à l'heure de la retraite.

Elle ne semble pas se plaindre de son statut de veuve, de toute façon il y a toujours quelqu'un dans la maison pour boire le café, le coup de gnôle ou le vin de noix.

A la maison, elle quitte ses grolles en caoutchouc pour de vieilles pantoufles afin d'éviter d'avoir à « panosser » le sol tous les jours. Le plus souvent, elle s'affaire dans la cuisine, pour faire dorer des brioches ou mijoter un civet de lapin. Elle excelle dans les gratins et les « rates » revenues à la poêle. On aime bien se trouver dans la cuisine pour profiter de la chaleur et des bonnes odeurs, il traîne toujours quelque chose à manger sur un coin de la toile cirée élimée, entre les tas d'épluchures en partance et les casseroles sales.

Périodiquement, elle alimente la cuisinière avec de petits bouts de bois et se rend à la salle à manger pour voir si ma tante n'a besoin de rien.

Il arrive qu'on la surprenne en train de plumer un canard avec ses mains rugueuses ou de faire cuire du sang dans un nuage de fumée. Des fois, on se dit qu'elle est un peu sorcière sur les bords, surtout quand elle sort du fond du buffet une bouteille d'eau-de-vie sans étiquette avec des trucs inquiétants qui flottent dedans.

En dehors de la cuisine, on la trouve à côté avec ma tante, elle lit un moment les éternelles revues locales qui s'empilent sur la table, essentiellement pour être au courant des morts, mariages et naissances de la région, les accidents de la route mortels sont toujours un événement. A part ces courts intermèdes informatifs sur la vie régionale, elle s'adonne à la couture, il y a toujours un pantalon ou des chaussettes à repriser, les vêtements arrivent ainsi à faire plusieurs générations s'ils sont assez solides. Ma grand-mère a d'ailleurs toujours les

mêmes fripes sur elle, des vieux machins grisâtres ou marron, elle ne s'habille que le dimanche pour la messe, avec des robes d'un autre âge comme toutes les vieilles du coin.

Le soir, après avoir rentré les bêtes, elle mange tôt à la cuisine, avec ma tante, une soupe de légumes épaisse garnie de pain et de tomme de Savoie dont la composition varie avec les saisons, au printemps on y trouve par exemple des orties ! Le tout est accompagné d'un coup de rouge, toujours le même, acheté à l'épicier ambulant qui passe une fois par semaine. Ensuite, elle regarde le 20 Heures sur TF1 et commence à s'endormir devant le poste, elle ne regarde jamais de films le soir, à part une partie de Dallas le samedi. Après avoir fait sortir la chienne et nourri les chats, elle se couche en même temps que les poules.

C'est ma mère ou une autre tante qui viennent plus tard pour mettre au lit leur sœur handicapée. On en profite alors pour voir ce qu'on veut sur la télévision pendant que ma grand-mère ronfle.

22. Les moutons

Au printemps, les moutons hésitent à sortir de l'étable quand mon père leur ouvre la porte pour la première fois. Les jeunes surtout, reniflent avec méfiance cet air frais et aveuglant. Ce sont les plus vieux qui les premiers s'élancent et donnent le mouvement. Ensuite, ce ne sont que bêlements excités dans l'herbe renaissante qu'ils arrachent à pleines bouches. Les petits nouveaux, ceux qui n'ont connu que l'écurie et ses toiles d'araignées, se lancent dans des poursuites effrénées autour de leurs congénères en lançant des ruades dans tous les sens.

Pour nous, une grosse corvée s'annonce, il va falloir sortir le fumier accumulé pendant l'hiver en une couche épaisse. Ce sont plus de cinquante centimètres de matières bien tassées par le piétinement confiné qu'il faut évacuer à la brouette. La paille et les déjections sont mélangées en une couche compacte qui se met à puer dès qu'on la remue. C'est à la pioche qu'il faut l'attaquer, la grignoter progressivement jusqu'au sol en béton. Une autre personne charge les brouettes que je vais vider sur le tas de fumier de derrière en roulant sur une planche branlante, c'est long et fastidieux, une journée ne suffit pas. Je râle car je n'aime pas les moutons à ce point, ni vivants ni sous forme de viande cuisinée. Le soir, il faut quitter tous ses vêtements et prendre une bonne douche, l'odeur s'incruste partout, on en est imprégné pendant plusieurs jours.

Que ce soit dehors ou à l'écurie, les moutons ne se laissent pas facilement approcher, ils sont plus craintifs que les vaches. Quand il s'agit de les soigner ou les tondre, c'est toute une histoire pour les attraper, ils courent à toute vitesse en faisant des bonds au-dessus de leurs abreuvoirs. Il faut en agripper un par la laine et très vite le forcer à s'asseoir les épaules coincées entre nos cuisses, sinon il s'échappe pour aller se cacher dans le troupeau.

Après la tonte, ils ont l'air tout maigres et tout bêtes avec leur poil ras, mais ils ont une apparence de propreté sans cette laine qui accroche toutes les saletés qui traînent.

Un voisin dit que dans le mouton, c'est comme le cochon, tout est bon : la laine pour les pulls et la viande pour les rôtis ou les grillades. C'est lui qui se charge d'assommer les bêtes pour qu'elles soient à peu près inconscientes au moment où on les tue.

Un jour, deux musulmans d'origine immigrée sont venus, ils voulaient un mouton pour une fête importante de leur religion et mon père leur en a vendu un bien gras car il n'est pas raciste envers les travailleurs et ceux qui ont de l'argent. Ils ont tâté le mouton l'air heureux, celui-ci ne savait pas ce qui l'attendait. Ils ont traîné la bête derrière, entre les deux écuries et ils l'ont égorgée selon leur coutume, j'ai vu la scène de loin à travers les branches d'un arbre, un vieux pommier qui lui en avait vu d'autres. Un peu de liquide pour mon père et ils ont emporté le cadavre encore chaud pour le manger en famille. Le lendemain, en passant derrière l'étable, j'ai aperçu des taches de sang sur le béton sale du trottoir, je ne me suis pas attardé.

Mon père tue périodiquement des moutons pour la famille ou les amis, il ne fait pas ça pour le profit, juste pour le plaisir de l'élevage et de la consommation de viandes d'origine contrôlée. Un dimanche, on s'est retrouvé pour une fête non religieuse à la résidence secondaire de ses parents, le clou de la journée fut le grand méchoui. La viande tournait au-dessus des braises et les gouttes de gras dans le feu dégageaient une fumée piquante qui répandait une odeur forte de grillade dans tout le hameau. On a mangé toute l'après-midi en décortiquant ce qui restait du mouton.

Une fois, mon père a voulu que je l'aide à en dépecer un, la carcasse gisait sur la lourde table en bois de la cave de ma grand-mère. A côté se trouvaient des scies et des couteaux pointus. Il était content de voir cette belle bête qu'il a élevée lui-même de manière traditionnelle, moi ça me

rappelait les scènes de médecins légistes dans les films policiers et j'ai prétendu avoir des devoirs urgents à faire pour m'éclipser au plus vite. Le soir, quand on m'a envoyé chercher des petits pots de glace, j'ai constaté que le congélateur était rempli de petits paquets de chair pas tout à fait congelés.

Les moutons ne semblent pas trop s'inquiéter de la disparition des leurs un à un, ils continuent leur train-train entre l'étable et les champs en bas de la ferme, juste brouter et grossir leur tas de fumier sont leur idéal.

Néanmoins, il leur arrive de s'échapper parfois en sautant par-dessus un pan de grillage affaissé où en se faufilant dans un trou. Mais je crois que c'est davantage pour aller voir si l'herbe d'à côté est plus verte que par réel désir d'évasion, ils sont dans le bain depuis tout petits, ils n'ont pas connu autre chose, alors ils suivent le troupeau et obéissent à la main qui les nourrit, tant pis si cette main tient à l'occasion un couteau.

23. La gnôle

L'alcool si transparent et si pur qui attend dans les petites bouteilles décorées de sapins et de soleils naïfs qu'on offrira à Noël provient de la macération de prunes à moitié pourries dans des tonneaux en bois. Je le sais depuis que mon cousin et moi avons participé à la tâche. Il faut commencer par ramasser les fruits tombés à terre à l'aide de grands seaux en plastique. On prend tout, même les véreux, les pas mûrs et les abîmés, on laisse quand même ceux qui ont atterri dans une bouse de vache. De ce fait, les récipients se remplissent assez rapidement avec les diverses variétés de prunes, les grosses, les petites, les jaunes et les violettes, il faut juste éviter de les renverser dans la pente.

Ensuite, nous sommes tous les deux chargés de remplir le tonneau situé sur le quai à côté du tas de bois. Au début, on est précautionneux et on évite de trop se salir, on glisse les prunes une à une dans le trou en écartant les déchets divers et celles qui sont vraiment pourries. Mais on trouve que c'est trop long et trop fastidieux, alors on plonge les deux mains dans les seaux et on bourre l'orifice avec de pleines poignées qu'on écrase jusqu'à ce qu'elles rentrent toutes. On est poisseux jusqu'aux coudes et on ne fait plus de tri, tout y passe : feuilles, brins d'herbe, insectes morts ou vivants, débris non identifiés... On évite juste de se faire piquer par les guêpes qui tournoient de plus en plus autour du tonneau, le jus des prunes dégouline sur les parois et elles se précipitent dessus. Avec nos mains visqueuses et collantes, on s'amuse comme avec de la pâte à modeler. On a fait un sacré pastis, il n'a rien d'aseptisé, ce sera donc certainement un très grand cru !

Un matin, on a aperçu la distilleuse devant l'école, un engin bizarre avec des manettes et des tuyaux partout, beaucoup plus complexe que la chargeuse à foin. Les vieux du coin viennent faire leur gnôle à tour de rôle. Dans les campagnes, les anciens ont encore le droit de distiller quelques bouteilles d'alcool. Le coup de gnôle offert dans un petit verre est une véritable institution, un peu comme le pastis dans le sud. Un vrai homme se doit de boire son verre, c'est un rite obligé et aussi un des critères de passage à l'âge adulte pour les garçons, les filles ne sont pas admises à trinquer, elles ont d'autres rites à observer. Avec mon cousin, on a essayé une petite gorgée, ce fut épouvantable, une brûlure atroce vous arrache la gorge et la tuyauterie, on s'est demandé comment ils font pour avaler ça ! On s'est rabattu lâchement sur le vin de noix et les cerises à l'eau-de-vie, la franche virilité ce sera pour plus tard, on n'est pas pressé, pour l'instant quelques gouttes de gnôle sur un sucre nous suffisent bien.

24. Les vaches

Des vaches, on n'aperçoit que la tête et le cul quand elles sont à l'étable, pour les voir en entier, il faut attendre qu'elles aillent brouter dehors.

Pour soutenir leur production laitière l'hiver, en plus du foin, je dois leur donner des croquettes dans un vieux seau. Elles plongent le nez dedans et leur bave gluante s'enroule sur les parois. J'en profite pour leur gratter la tête, entre les deux yeux, là où la pelure douce est exempte de salissures.

A l'étable, elles peuvent vider leur cargaison de lait dans un cisson ventru en inox, des tuyaux noirs en sortent qui aspirent le précieux liquide blanc que l'on retrouve, sous une forme ou une autre, dans la composition de la plupart des produits alimentaires.

Je sais que le moment de la traite arrive quand j'entends le ronronnement de cette machine électrique qui soulage le pis des vaches. Parfois, il est tellement gonflé qu'elles ont de la peine à marcher, leur poche à lait ballotte à chaque pas sur les pattes arrière.

Avec la voisine, on guette la fin de la traite, ma grand-mère verse le lait dans les bouilles et on en boit un verre ou deux, tiède et moelleux, avant qu'il ne parte à la fruitière pour être transformé en gruyère ou en beurre.

Les vaches ne bronchent pas, elles ont l'habitude et doivent se sentir plus légères après.

Une chose à savoir : il vaut mieux éviter de se trouver derrière quand l'une d'entre elles se met à pisser, ce sont de véritables cataractes d'urine qui se déversent et tout est éclaboussé dans un rayon de deux mètres. C'est à peu près la même chose pour les matières fécales qu'il faut parfois pousser avec un racloir quand elles tombent trop loin de la grille d'égout.

Quand elles sont au champ, on ne s'approche pas aussi près qu'à l'étable, ce sont de grosses bêtes et il arrive que certaines vous foncent dessus sans prévenir. Les vaches laissent toujours des traces de leur présence dans le pré, au printemps c'est le retour des bouses qui constellent l'herbe verte de taches brunes, à l'automne elles écrasent les pommes avec leurs sabots. Quand on déplace les parcs électriques pour ménager les différentes parcelles d'herbe, il est fortement conseillé d'être chaussé de bottes en plastique car il est impossible de ne pas marcher au moins une fois en plein dans une bouse toute fraîche.

Les vaches sont assez obéissantes, quand ma grand-mère les appelle, elles finissent toujours par rapprocher les unes après les autres. Parfois, elle doit quand même envoyer la chienne pour faire accélérer les retardataires qui traînent sous les pommiers. En attente de nouvelles chutes de fruits, elles font semblant d'ignorer les cris.

Une tâche importante et fatigante échoit encore aux vaches jugées de bonne lignée : la reproduction. Ce n'est pas un taureau qui se charge de la fécondation, mais un inséminateur professionnel équipé de longs gants en caoutchouc, c'est plus scientifique que pour les chiens qu'on fait s'accoupler à l'ancienne à la cave. Là on choisit les bons gènes, ceux qui feront de la bonne viande ou de bonnes productrices de lait. L'inséminateur promène ses petites fioles triées sur le volet de ferme en ferme pour que s'améliorent les races et la productivité agricole.

En fait, il fait trop bien son travail vu que ma grand-mère n'arrête pas de dire qu'on ne sait plus que faire des surplus laitiers de la Communauté européenne.

Les bonnes vaches sont donc inséminées au moment de leurs chaleurs sans qu'on leur demande leur avis. Après viennent la grossesse et l'accouchement, on dit plutôt la mise bas pour les vaches. Le vétérinaire est présent à la sortie des nouveau-nés pour agir en cas de complications et tirer comme un âne sur les pattes de celui qui n'arrive pas à sortir. Des jaillissements liquides pas ragoûtants accompagnent la venue au monde de la ferme.

La plupart des veaux seront vendus, on gardera à la ferme juste quelques génisses pour remplacer les vieilles plus bonnes à grand-chose.

Ma grand-mère aime bien ses vaches, elles ont un numéro à l'oreille, mais elle les appelle par leur petit nom, des noms de fleurs généralement.

25. Le repas du dimanche

Le repas du dimanche, c'est tout un rituel qui se répète à chaque fois que la famille se retrouve dans la maison de ma grand-mère.

Le matin, ce sont les préparatifs culinaires, les femmes s'affairent à la cuisine autour de la table. Les jours de fête, quand il faut assister à la messe de 10h30, c'est le coup de feu pour éviter d'être en retard.

Les hommes ne s'occupent que du choix des vins et de leur débouchage, tandis que les femmes font tourner les casseroles pour mijoter du boudin aux pommes, des tripes gluantes en sauce, du canard à l'étouffée ou des escargots au beurre. Les tartes aux prunes et les brioches au chocolat défilent dans le four et on arrive toujours à les goûter pendant qu'elles sont encore chaudes.

Généralement, je suis chargé, avec les autres jeunes présents, de mettre la table avec la belle vaisselle. Il n'est pas toujours facile de savoir combien seront les convives.

Il s'en trouve toujours qui sont en retard, des cousines qui viennent tout juste de se lever après une nuit blanche en boîte ou mon père qui s'attarde à la chasse, sans parler de l'oncle qui arrive souvent déjà éméché du café alors que le repas a commencé sans lui. La plupart des places sont attribuées selon un protocole immuable : l'homme le plus vieux en bout de table, suivi des autres hommes et de leurs épouses, puis viennent ma grand-mère, les jeunes adultes et les adolescents, et à l'autre bout de la table les enfants et les bébés en âge de se tenir assis. Après un certain degré d'ancienneté, les amoureux ou amoureuses non encore marié(e)s à un des membres de la famille sont admis dans le cercle.

Après l'apéritif, du blanc-cassis ou du vin de noix, les choses sérieuses commencent. Les discussions absurdes sur les mérites comparés de la droite et de la gauche s'enflamment, surtout à l'approche d'élections. On s'engueule pour un oui pour un non, sur le statut des fonctionnaires, les avantages indus des entreprises et l'action, bénéfique ou maléfique, des dirigeants en exercice en matière d'emploi ou de sécurité. Chacun s'insurge et s'indigne conformément à la couleur de son parti politique et de ses favoris. Certains relancent exprès la conversation sur les sujets qui fâchent pour mettre de l'animation et permettre aux rôles de chacun de s'exprimer.

Parfois, ma grand-mère ou une des épouses officialisées doivent intervenir pour calmer le jeu et attirer l'attention sur le plat succulent qui va refroidir et qu'on ne peut remettre au four vu qu'il est déjà un peu cramé.

Entre deux empoignades théâtrales, les hommes servent le vin et découpent la viande, les femmes assurent le service des plats en faisant la jonction avec la cuisine située de l'autre côté du couloir.

Tout se déroule à la perfection selon les règles non-écrites et les produits animaux ou végétaux de la ferme sont appréciés à leur juste valeur, ce qui contente ma grand-mère et tous ceux qui concourent à leur production.

Le repas s'étire en longueur, on s'est déjà éclipsé pour savourer quelques BD et on ne revient que pour le dessert, surtout s'il s'agit de mousse au chocolat.

Pendant les digestifs et les cigares, on a le droit d'allumer la télévision en sourdine, les séries américaines défilent, à moins qu'on ne reste figé devant les niaiseries de l'école des fans ou les va-et-vient du tennis.

Après le repas, on est tous un peu hébétés, il y en a qui partent faire la sieste, nous on s'assoit en cercle autour de l'écran avec les autres, il est convenu de rester ensemble un certain temps. On s'ennuie, c'est le dimanche après-midi, il n'y a plus qu'à attendre l'heure du goûter, avec le thé, le café et les tartes qu'on devra absorber même si on n'a pas faim du tout.

26. Le Noël

Noël commence par l'abattage d'un jeune sapin dans une plantation de ma grand-mère à quelques kilomètres de la ferme. L'arbre, clouté sur une croix en bois, occupe tout un angle de la salle à manger et sa pointe touche le plafond. Sa décoration lui redonne quelques couleurs et lui permet de supporter les fêtes en attendant que ses aiguilles tombent par milliers.

Le réveillon de Noël se passe toujours chez ma grand-mère, on place des chaussures au pied du grand sapin et on attend avec impatience les cadeaux qui viendront après le repas. On mange de la dinde du cru, du saumon d'élevage et du jambon fumé dans la région. Ça fait déjà pas mal de crimes pour la fête de l'amour et de la joie, mais on pense surtout aux paquets mystérieux et aux chocolats fourrés.

Au dessert, le sapin clignote et éclaire par intermittence la table garnie de verres à moitié pleins et d'assiettes blanches, les couteaux brillent sous les bougies qui fondent, les yeux aussi sous l'effet de la fatigue et du vin. C'est alors que l'oncle, celui qui est à moitié alcoolique, débarque dans la cour déguisé en père Noël et porteur de la hotte magique. L'effet est assez réussi, surtout quand il y a de la neige et que les étoiles brillent. On aime bien ce moment de la distribution des présents, on a l'impression d'être les rois de la fête.

Cette fois, les standards de la différence des genres ont été respectés, ma sœur a eu une mini-cuisinière en plastique et moi un pistolet de cow-boy. Je fais claquer les amorces dans les oreilles de quiconque passe à portée. Tous les jeunes ont droit aussi à une enveloppe avec de l'argent liquide. Les adultes s'échangent de bonnes bouteilles, des fers à repasser ou des vêtements de choix. Ce ne sont pas toujours des surprises ou des cadeaux adéquats, mais tout le monde semble content.

Ensuite, il faut ranger les emballages et essayer d'aller dormir, demain d'autres cadeaux nous attendent, des trains électriques pour écraser les Indiens ou des poupées qui pleurent quand on les jette contre le mur, la longue tournée de Noël ne fait que commencer.

27. Retour à la ferme

A présent, les deux enfants handicapés de ma grand-mère sont morts, elle vit seule, toujours en bonne forme, peut-être un peu moins autoritaire avec l'âge. La cour a été goudronnée, le tilleul et d'autres arbres ont été coupés, chats et chiens ne sont plus les mêmes, mais sont toujours à la même place. La fosse à purin est vide, mais les mouches et les araignées toujours aussi nombreuses. Le jardin a rétréci et la maison s'est un peu modernisée, mais rien n'a vraiment changé, les traditions continuent même si elles ont dû subir quelques variations et la ferme est toujours le lieu privilégié du ralliement des membres de la famille.

Seulement, il se trouve que je ne fais plus partie du cercle, je n'ai pas voulu continuer à jouer le jeu et j'ai fait le contraire de ce qu'on attendait de moi. Pas pour me faire remarquer ou par esprit de contradiction, mais pour éviter de mourir à petit feu et pour prendre le risque de vivre. Je ne suis pas marié et je n'ai pas d'enfants sous mon nom, je ne mange plus d'animaux et je ne vote pas aux élections, je suis artiste et je ne ferai pas carrière ni fortune, je critique et rejette la société qu'ils nourrissent, je ne suis ni hétéro ni homo et j'ai même changé de nom pour un autre plus joli, je me fous des conventions absurdes et je suis plusieurs fois fichée par la police alors qu'ils s'efforcent de ramper droit, je rêve d'un autre monde alors qu'ils sont résignés à creuser leur trou dans celui-ci et plutôt contents de la situation qui est bien pire ailleurs, je ne veux être ni femme ni homme alors qu'ils espéraient un viril représentant pour perpétuer la lignée et être fiers d'une belle réussite sociale qui montrerait l'exemple aux nouvelles générations programmées.

Bref, comme la plupart de mes contemporains, ils me sont totalement étrangers et je ne sais même plus quoi leur dire en dehors des considérations météorologiques ou vaguement culturelles.

Certains s'accrochent pourtant, ils font semblant de croire que je suis des leurs, que je suis normale et que je partage leurs valeurs. Je me demande pourquoi, peut-être pour maintenir les traditions, éviter que l'échafaudage ne parte en miettes et les déstabilise, ou ils espèrent encore qu'il ne s'agit que d'erreurs de jeunesse et que je finirai bien par rentrer dans le rang comme tout le monde ?

D'autres ne veulent pas me pardonner ces écarts épouvantables, ils ne peuvent accepter qu'on ne voit pas comme eux et qu'on rejette leurs manières de vivre et de penser, qu'importe, il est devenu inutile de discuter et je n'ai même plus envie de me disputer. Je suis la honte de la famille, celui dont on ne parle pas et à qui on évite de poser des questions. Qu'ils restent dans la paix des cimetières de leurs âmes.

Parfois, je retourne voir la ferme et ses survivants, ça me fait bizarre de voir les vestiges de mon enfance dans ce monde de fous. C'est comme visiter une autre vie, très ancienne, ou un rêve récurrent imprimé en morceaux dans ma mémoire sélective.

J'ai des souvenirs heureux de la ferme, j'ai eu là-bas une enfance ordinaire et je bénéficiais d'une certaine liberté. Avec le recul, j'ai quand même le sentiment d'avoir perdu pas mal de temps dans les filets tendus par la famille et le reste, mais en même temps il fallait bien vivre cette expérience, observer de près les nœuds et les pièges, pour en être définitivement dégoûtée et essayer de les éviter.

*David Myriam
Terminé en mai 2005*